

- 17ème séance -

On a vu que la valeur générale de "pour" est: "être en situation par rapport à quelque chose" et cela dans une relation agentive d'une part et d'autre part il va être en même temps le marqueur d'une relation interlexis, c'est-à-dire qu'il se combinera avec les valeurs habituelles de consécution, concomitance ou causalité; la valeur de finalité est une valeur particulière combinant la valeur causale et une valeur modale posant un événement envisagé mais non encore réalisé.

Si on ne dégage pas, en ce qui concerne "pour" ou toute autre préposition, une valeur centrale fondée sur une relation que l'on retrouve dans tous les cas, on ne pourra évidemment rien trouver en commun à des exemples comme:

"Je vais à tel endroit pour faire telle chose"

et *"J'ai acheté un livre pour Pierre"*

et, on ne peut pas postuler des valeurs sémantiques particulières prises dans tel ou tel cas, sinon il y aurait autant de cas que de types de contextes.

On a donc une valeur centrale, et ensuite selon les spécificités des termes qui entrent en combinaison, cette relation introduit telle ou telle valeur supplémentaire ou modulée. Mais on ne peut pas parler dans ce cas "d'effets de sens" au sens où cette notion, tirée de chez GUILLAUME est employée, à ce qu'il me semble, parce que:

-ou bien cet effet de sens est régulier, c'est-à-dire qu'on peut l'étudier de façon régulière, et dans ce cas, on a affaire à une règle, c'est-à-dire à une relation et à une opération;

-ou bien, il s'agit d'un effet qui est - soit d'ordre subjectif, et dans ce cas, on peut en faire la théorie à partir d'une théorie du sujet; théorie avec laquelle on verra pourquoi dans

certains cas, on interprète de telle ou telle manière, ou on ajoute telle ou telle valeur; - soit d'ordre strictement aléatoire, et à ce moment-là, il faut dire que dans toute activité de langage, il existe un certain nombre d'effets qu'on ne peut qu'observer et dire qu'ils se produisent. Mais, dans la plupart des cas, il s'agit d'opérations régulières, même si ensuite, selon les personnes elles ont des valeurs qui vont pouvoir varier.

Ainsi, il faudra pouvoir rendre compte, sur la base d'une opération générale, des valeurs de "pour" dans:

"Acheter un livre pour quelqu'un"

qui signifie, soit "à la place de quelqu'un", soit "dans le but de lui offrir", mais que dans tous les cas, ce quelqu'un ne l'a pas encore; ou dans:

"Partir pour Paris"

qui veut dire que c'est un lieu vers lequel on veut aller mais qu'on n'y est pas encore.

Dans une première étape, il s'agit de poser le problème en des termes tels qu'on puisse dépasser cette glose, qui est importante au sens où cela donne une espèce de discours de bon sens sur lequel tout le monde peut s'accorder, mais qui n'est pas suffisante; il faut ramener cela à un certain nombre d'opérations qui soient générales et représentables.

Le problème de savoir si "pour" va se traduire en allemand par exemple par "für" ou "um...zu" se pose au niveau de l'établissement des correspondances non pas d'une langue à une autre, mais comme on l'a vu, au niveau d'une métalangue à une langue, c'est-à-dire d'une forme de schéma à un ensemble d'unités lexicales. Et là, on est toujours dans le même problème qui est qu'il faut à la fois tenir un discours qui soit généralisable sans éliminer la spécificité, et en même temps, tenir un discours qui porte sur une langue et une seule en préservant la possibilité de généraliser.

L'établissement des correspondances passe nécessairement par une métalangue qui est, on le sait, construite à partir des observations dans les langues, et, quand on s'aperçoit que dans une langue, il y a quatre ou cinq marqueurs et dans une autre, un marqueur pour la même opération, il faut savoir si on a le droit de dire que, parce qu'on a un seul marqueur, on a affaire à une opération fondamentale qui serait réalisée dans une autre langue par un ensemble de marqueurs divers; on peut dire qu'en faisant cela, on établit une sorte d'amalgame, d'opération syncrétique que rien ne peut justifier. Et, à la limite, on peut bien sûr objecter qu'il n'y a aucune raison de ramener les différentes occurrences de ces marqueurs à une seule opération et qu'on considère ces phénomènes comme déconnectés parce qu'en dehors de "pour", on peut se demander ce qu'ont en commun des énoncés comme: *"Je suis arrivé pour voir partir le train"* et *"J'ai acheté un livre pour Paul"*.

C'est pour cela qu'il faut un jeu de représentations qui permette d'élaborer un problème, au sens de le former en tant que problème, ce qui demande, dans une première étape, qu'on tienne un discours intuitif et qu'on puisse se dégager de ce discours intuitif en faisant en sorte que ce ne soit pas circulaire; et, la seule manière de procéder c'est d'avoir toute la rigueur métalinguistique possible.

Evidemment, il faut à ce moment-là, se demander à quel type d'argumentation on a affaire en linguistique, c'est-à-dire, savoir ce que l'on peut prouver, s'il peut y avoir une démonstration au sens fort du terme, c'est-à-dire tel qu'il est employé en logique mathématique. Et, il est un fait que dans ce sens-là, il ne peut y avoir de véritables démonstrations en linguistique (voir BOTHA "The methodological status of grammatical argumentation"). Ce qu'on peut établir, ce sont des correspondances qui sont d'une très grande régularité; quant à démontrer, il faut d'abord pouvoir formuler correctement le problème en définissant ce que cela veut dire en linguistique, il faut ensuite donner des solutions de telle manière qu'on puisse voir si ce sont des solutions équivalentes. Tout cela suppose déjà pas mal de problèmes résolus.

En réalité, comme l'a dit SCHUTZENBERGER, il n'y a qu'un domaine où la démontrabilité au sens strict peut exister, c'est celui de la physique et de la chimie; déjà en biologie, il est difficile d'avoir une mathématisation qui permette un véritable traitement mathématique; et, en linguistique, le mathématicien trouvera toujours des failles.

Ce qu'il faut, c'est amener le linguiste et le logicien à accepter que la règle fondamentale soit, outre naturellement les règles d'enchaînement et de rigueur dans l'écriture, de donner les termes primitifs et les opérations primitives sur lesquels on va fonder tout le raisonnement, c'est-à-dire qu'il faut donner une sorte d'axiomatique, et ce point est fondamental. Ce n'est que de cette façon qu'on pourra arriver à un raisonnement sur lequel tout le monde sera d'accord, parce qu'on ne peut pas se contenter de critiquer un modèle en jouant tantôt sur le critère d'exhaustivité, c'est-à-dire en disant que dans telle ou telle langue tel phénomène n'est pas représenté, parce que là on oublie simplement que le cadre théorique donne les formes de problèmes et les solutions possibles qui auront une réalisation dans telle ou telle langue, et en jouant tantôt sur le critère de la simplicité, au sens où un modèle doit être simple, mais qu'est-ce que la complexité?

En fait, le véritable problème en linguistique est presque essentiellement métalinguistique; il faut s'habituer à avoir des règles de comportement de discours scientifique qui permettent un certain accord; c'est par là qu'il faut commencer et c'est en ce sens qu'il n'est pas sûr que la démontrabilité soit à l'heure actuelle véritablement du ressort du discours linguistique.

Bien sûr, en général ce ne sont pas les linguistes qui fixent, en ce qui concerne la démontrabilité, un objectif élevé, ce sont les logiciens et quelquefois, ils n'ont pas tout à fait tort, mais ce qu'il est important de leur faire comprendre, c'est que le linguiste travaille avec un type de démonstration qui est à cheval sur une démonstration fondée sur des observations convergentes et une démonstration fondée sur un certain type de raisonnement et d'enchaînement; c'est pour cela

que c'est une science qui a plus de points communs avec la biologie qu'avec la physique, et par exemple, dans le fait que les formes de réalisations à partir des relations primitives vont être très différentes parce qu'il n'y a pas forcément de relation de nécessité entre deux caractères. Et, on a toujours tendance à raisonner en plein et pas en creux, c'est-à-dire à considérer uniquement ce qu'il va y avoir de nécessairement associé.

Par exemple, si on considère le problème de la détermination, on partira toujours de la même façon des phénomènes qu'on observe, et à partir des marqueurs d'une langue donnée on dégagera un certain nombre d'opérations qu'on posera comme généralisables ; puis dans une autre langue on rencontrera des relations toujours fondées sur les mêmes opérations mais qui ne vont pas être nécessairement associées les unes aux autres de la même manière; et en travaillant sur cette langue, on aura tendance à associer les propriétés par exemple de l'article défini en français, à tel autre article défini qu'on trouvera dans telle autre langue. C'est particulièrement visible lorsqu'on étudie la détermination en russe ou la combinatoire de "wa" et "ga" en japonais.

Cela se produit toujours pour les mêmes raisons, c'est-à-dire que d'une part on travaille sur des opérations spécifiques à telle langue et d'autre part, sur des opérations généralisables mais dont il faudra montrer comment elles vont avoir les propriétés spécifiques associées aux marqueurs spécifiques dans une langue donnée; mais il n'y a pas directement de caractère de nécessité.

C'est en fait une contradiction qu'il n'est pas question de supprimer, mais dont il faut plutôt avoir conscience parce que c'est tout le problème de la formalisation en linguistique (voir "Sur quelques contradictions en linguistique") qui est de savoir en quoi on a affaire à une représentation, et que par là c'est une tautologie mais en même temps c'est productif. C'est un problème classique et absolument fondamental.

C'est à chaque fois toute cette problématique qui se trouve derrière les remarques que l'on fait ici sur "pour"; c'est-à-dire que d'une part on ne peut pas discuter de ces problèmes sans se donner des règles de formulation des problèmes, et d'autre part on ne peut pas discuter des problèmes du généralisable si on n'a pas fait des études extrêmement fines portant sur les langues dans leur spécificité.

En ce qui concerne justement la description des langues, il est intéressant de remarquer que lorsque les gens ont été amenés à faire des descriptions sur leur langue et sans aucune autre tradition que celle dans laquelle ils se trouvaient, qu'elle fût religieuse, culturelle ou autre, ils ont abouti dans beaucoup de cas à d'excellentes descriptions - que ce soient les descriptions hindoues ou les descriptions des grammairiens arabes, ou encore le traité grammatical islandais du XII^e qui est la première description phonologique de l'islandais, de même que la fabrication de l'alphabet gothique à travers les idéogrammes et les pictogrammes a été un travail d'abstraction extraordinaire.

En fait le problème de la linguistique à l'heure actuelle est celui de la contrainte institutionnelle; la linguistique n'est pas une activité qui sert la production économique et est par bien des côtés fortement idéologique. Dans les domaines de la médecine ou de la biologie, il y a des motivations très complexes, mais aussi des stimulations qui vont orienter la recherche; mais dans le cas de la linguistique, c'est presque toujours des facteurs extérieurs qui l'ont fait évoluer, dans certains cas, c'est la religion ou la philosophie, dans d'autres cas c'est l'impérialisme.

On ne peut donc pas espérer que lorsqu'on tient un discours sur les conditions de développement de la linguistique, un discours de la rationalité, les gens vont être emportés par ce discours, parce qu'il faut compter avec l'institution et l'idéologie, et de cette façon-là, il y a aussi la possibilité d'avoir des sous-produits ainsi qu'on peut le voir avec l'utilisation, à l'heure actuelle, quasi-industrielle de toute

une partie du transformationalisme sous forme de manuels scolaires grossièrement mécanistes.

En fait, il faudrait réussir à amener les gens à raisonner de la même manière que soi, de façon à ce que, s'ils peuvent fournir la preuve qu'on raisonne d'une manière qui n'est pas correcte, on adopte un autre type de raisonnement. Mais pour cela, il faut avoir, même de façon très modeste, même dans un secteur très petit, une linguistique de type cumulatif. Or à l'heure actuelle, le problème des données et des phénomènes à observer n'est pas véritablement posé; on ne sait pas ce qui fait question; on ne sait pas sur quoi doit porter l'effort, simplement parce que d'un côté, on a affaire à une description de phénomènes souvent hétérogènes et d'un autre côté, à une démarche qui recherche les régularités. C'est d'ailleurs pour cela que le structuralisme s'est développé; et si l'analyse distributionnelle permet le classement de ce qui est observable à l'œil nu, le problème reste celui du passage à une représentation abstraite, et c'est là qu'intervient l'exigence de la rigueur métalinguistique. On ne peut pas se contenter de constater qu'en français par exemple, avec certains prédicats, on a ensuite le subjonctif dans les interrogatives, dans les négatives aussi, mais pas dans les affirmatives; il faut ensuite se demander pourquoi et voir quelle démarche on va pouvoir adopter pour apporter une réponse. Et, la démarche qu'on suit ici est, non pas la bonne, ce serait très naïf de le penser, mais la seule qui permette si on respecte ses règles de rigueur, de faire ressortir les problèmes et les erreurs avec netteté.

Le problème pour le linguiste, c'est qu'il part du texte et qu'il retourne au texte, mais qu'entre temps, il y a du métatexte.

On aboutissait donc, après dérivation, à une forme de schéma du type:

$b \in b r b$ obtenue à partir de $b \ni a r b$

forme de schéma à partir duquel on dérivait, par des manipulations, des causatifs ou des causatifs réfléchis.

Derrière cette opération (c'est-à-dire, le passage de "a" à "b" d'une forme à l'autre), il y a toujours la même chose, c'est-à-dire le fait qu'on part du texte qu'on revient au texte mais qu'entre temps il y a le métatexte. Cette analyse est rendue possible par le fait que dans des langues très variées, chaque fois que l'analyse est possible (c'est-à-dire quand on n'a pas affaire à des affixes pour marquer la relation, parce que dans ce cas, on ne peut rien dire à moins d'avoir l'histoire des termes), on n'a jamais affaire à des termes isolés mais à des relations, que ce soit pour marquer le causatif, le réfléchi, le passif...; et dans ce cas, ces relations, même non explicites imposent des contraintes sur la formation des énoncés, et pour prouver cela on peut multiplier les exemples.

Par exemple, dans le domaine de ce qu'on appelle la propriété inaliénable, et en particulier dans le cas des parties du corps, on peut voir entre autres, que si on peut dire :

"Il lui grimpeait des fourmis sur les jambes"

on ne dira pas:

"Il grimpeait à Paul des fourmis sur les jambes";

Si on dit:

"Le doigt me démange"

on encore: *"Le doigt lui démange"*

on n'aura pas: *"Le doigt démange à Paul"*.

C'est-à-dire qu'en français, avec un pronom personnel, on peut fabriquer cette forme de datif éthique, mais avec un nom propre, c'est très difficile. Mais ensuite, on remarque que si on utilise "avoir", on aura sans problèmes:

"J'ai le doigt qui me démange"

"Il a le doigt qui lui démange"

"Paul a son doigt qui lui démange".

Il en va de même avec les noms de parenté "frère de", "père de"... Et, tous ces termes impliquent nécessairement une relation, et dans les langues amérindiennes par exemple, on est obligé de marquer la relation de façon explicite par un procédé quel qu'il soit, c'est-à-dire qu'on aura toujours "aile de pigeon" ou "main de Jean".

On a ici, par un procédé qui se trouve à mi-chemin entre la glose et la paraphrase, mis du texte en relation; mais on n'a pas rendu compte du fait que, en ayant par exemple "avoir", la contrainte qui faisait qu'avec un nom propre, on ne peut pas avoir le datif éthique, disparaît. Et, parce qu'on ne peut pas se contenter de dire qu'il est évident que dans "Paul a...", "avoir" marque la relation, il faut poser le problème en l'élargissant, c'est-à-dire en posant formellement les passages d'un énonçable à un autre pour en dégager les relations entre les textes; c'est-à-dire étudier comme on l'a fait:

"se faire soigner par",

"avoir untel pour docteur",

"avoir untel qui soigne",

"être soigné par"

tout en tenant compte des problèmes de temps qui font que l'on comprend que dans "La tasse est cassée", la tasse est désormais cassée, ou que dans "La tasse a été cassée", cela implique un agent. Et, pour poser cette relation, il y a un saut à faire (ou une décision à prendre), c'est-à-dire que l'on postule que:

. ou bien on prend n'importe quel énoncé et on peut passer à n'importe quel autre énoncé; et, sur le plan intuitif c'est parfaitement possible;

. ou bien, et ça n'est pas contradictoire, ces énoncés proviennent d'un méta-énoncé d'où ils vont être dérivés, mais de telle manière qu'ils soient (et là, la question reste ouverte):

- soit ordonnés les uns par rapport aux autres;
- soit dérivables ad libitum dans n'importe quel ordre.

C'est ce qu'on essaie de faire ici. Pour cela on est parti de considérations sur la relation primitive qu'on peut représenter - et là, si on n'est pas d'accord, il faut proposer autre chose et voir -, d'un schéma de lexis, et là encore, on peut ne pas être d'accord, mais il est très difficile de faire comme s'il allait de soi que les phrases sont du type N_1VN_2 , d'autant qu'on ne peut pas généraliser à partir de ça, dans la mesure où il faut se demander si le fait d'avoir par exemple une préposition ou pas dans des choses comme "jouer au football",

"jouer le football", "jouer football", est pertinent ou pas et de quelle relation il s'agit; pour une analyse de surface, c'est bien la seule manière de procéder, mais lorsqu'on veut étudier les relations on sait au moins depuis l'étude de JAKOBSON sur la théorie des cas en russe, qu'on ne peut pas confondre un cas et les valeurs d'un cas. C'est pour toutes ces raisons qu'on pose les schémas de lexis.

Et, à partir de ces données, on procède de façon mécanique en se donnant une règle indépendante sur $\underline{\epsilon}$, opérateur qui fait partie à la fois de la constitution d'une lexis et en même temps du repérage de la lexis par rapport à une situation d'énonciation elle-même définie.

Et, au fur et à mesure qu'on fait varier les termes, on regarde d'une part s'il y a une régularité, et s'il y a une régularité, d'autre part s'il y a une relation avec les observations qu'on trouve dans les langues.

On a donc abouti au schéma

. $b \underline{\epsilon} b r b$

en partant de

. $a \underline{\epsilon} a r b$

et en passant par

. $b \underline{\exists} a r b$

donc on a vu qu'il se réécrivait :

. soit : $b \underline{\exists} a \underline{\exists} () r b$

. soit : $b \underline{\exists} r b \underline{\exists} a$

Arrivé à ce stade des manipulations mécaniques, on n'obtient plus de schéma qui soit productif dans la mesure où si dans le schéma " $b \underline{\epsilon} brb$ " on réécrit " a " à la place de " b " à gauche, on obtient " $a \underline{\exists} brb$ " c'est-à-dire une contradiction puisqu'en ayant " arb " comme relation primitive, on ne peut pas avoir " $a \underline{\exists}$ ". Et, d'un autre côté, on ne peut pas réécrire " a " à la place de " b " à droite, parce que d'une part c'est sur la relation énonciative qu'on travaille, c'est-à-dire sur " $b \underline{\epsilon} b$ " et non sur la relation prédicative, et d'autre part on changerait

à ce moment la relation primitive et on aurait quelque chose comme "La voiture conduit Paul".

Ainsi, dans le schéma: $b \in b r b$

on est parti de: $a r b$

et on a pris "b" comme terme de départ de la relation prédicative, et comme premier repère énonciatif.

On a donc une relation où "b" est repéré par rapport à lui-même, c'est-à-dire qu'on a là un schéma à partir duquel sont produites les formes réflexives, les formes intransitives et les formes de participe passé; et c'est par cette forme aussi qu'on passe pour dériver les formes de passif, et c'est par là qu'on voit comment la passivation passe par une réflexivation. Ce sont toujours les mêmes arguments qui permettent de poser ces hypothèses, c'est-à-dire d'une part les recherches dans le domaine de l'acquisition du langage - puisqu'on a bien toujours production par les enfants d'énoncés comme:

"Le camion est renversé. Marianne renverse le camion"

qui est quasiment une symétrie dans le miroir. Ou encore:

"Le camion se renverse parce que Marianne renverse le camion";

et d'autre part, l'observation des langues, puisqu'on a vu que dans beaucoup de langues cette forme dite de passivation ne peut se présenter qu'avec effacement de l'agent par suite d'indétermination. C'est le cas de l'arabe et des langues africaines en général, où on

a: $b \in r ()$

c'est-à-dire: *"L'enfant est (a été) mordu"*.

Et, on a vu que lorsque l'agent est introduit, il l'est par l'intermédiaire d'une autre relation, en l'occurrence la classe des noms d'agent dont on a déjà parlé, c'est-à-dire:

$$\overline{() \in ()} r b$$

les deux schémas se combinant par \in .

C'est ainsi qu'en zoulou, on a vu qu'on a, pour rendre la passivation, une sorte d'équatif, c'est-à-dire:

"Il a été frappé : c'est la pierre"

que représente le schéma:

$\langle b \in b r b \rangle \in \langle a \in () r b \rangle$

avec "a" pour "pierre", c'est-à-dire "a" non pas en tant que valeur isolée mais en tant que "() r b". C'est aussi de cette façon-là que l'agent est introduit en arabe, lorsqu'on veut l'introduire.

L'organisation du français fait que de la même formule, on dérive:

"Il a été frappé par une pierre"

"La voiture est conduite par Jean"

énoncé pour lequel on a d'un côté "la voiture est conduite" et de l'autre "il y a Jean" ou "c'est Jean" en tant qu'identifié à "celui qui conduit la voiture".

En même temps, les énoncés qui correspondent à cette forme bouclée sont ceux qui prédisent une propriété:

"La tasse est cassée"

ou ceux qui présentent un processus enroulé: *"ça se lave"*

toute chose qu'on peut aussi lier aux formes potentielles, soit "c'est cassable", soit "ça peut se laver".

On pourra aussi, par ce genre de démarche, lier les passifs qui sont, dans de nombreuses langues amérindiennes, des tournures impersonnelles. De même qu'en français, on pourra rendre compte de façon précise de tournures du type:

"Il a été vendu un tas de vieux chiffons"

"Il a été mangé..."

mais il faudra passer par une théorie des tournures locatives. C'est-à-dire que dans ce cas, on a de façon assez remarquable, un système de repérage qui, passant par l'impersonnel, se construit en auto-repérage; et l'on peut dire que dans "il se mange", "se" marque que "la situation repère par rapport à elle-même le fait de manger telle chose" alors que dans des tournures du genre "il y a", "y" marque que "la situation comporte le fait d'être mangé à l'endroit où elle le comporte". Et, on aura dans le cas du passif impersonnel - dit de façon très allusive et très rapide - un schéma pour lequel la valeur de "b" sera la lexis entière avec une place vide qui est la place de l'agent.

Ensuite, il y a des contraintes notamment sur la détermination puisqu'on devra avoir soit "un", soit "des", soit une quantification du type "3 kg"; et l'on aura aussi des contraintes aspectuelles, c'est-à-dire qu'avec du présent comme dans:

"Il est mangé" ou "Il se mange"

on aura quelque chose qui se présentera non pas comme du générique, mais comme une itération; et avec du révolu comme dans:

"Il a été mangé"

ou avec quelque chose portant sur l'avenir:

"Il sera mangé" ou "Il sera consommé" ou mieux: "...il aura été consommé..."

on pourra avoir une référence particulière.

Ces relations qui existent entre le passif, le réflexif, l'intransitif, l'impersonnel, la propriété prédiquée ont été bien observées depuis longtemps, notamment par KURYLOWICZ dans les langues indo-européennes et par SCALIGER en logique lorsqu'il dit (en 1610) que les réflexifs et les intransitifs sont des processus enroulés.